

2m11.2461.9

Université de Montréal

RUPTURES
précédé de
PETITE CORRIDA SUR LE MOTIF
LITTÉRAIRE DE LA TAUROMACHIE

par

Daniel Bernard

Département d'études françaises
Faculté des études supérieures

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M. A.)
en études françaises

Février, 1996

© Daniel Bernard, 1996



PQ

35

U54

1996

v. 045

0

5

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

RUPTURES

précédé de

PETITE CORRIDA SUR LE MOTIF

LITTÉRAIRE DE LA TAUROMACHIE

présenté par:

Daniel Bernard

a été évalué par un jury composé des personnes
suivantes:

François Hébert.....président-rapporteur

Jean-Cléo Godin.....directeur de recherche

Monique Bosco.....membre du jury

Mémoire accepté en avril 1996

SOMMAIRE

L'histoire aura pour cadre spatial l'Espagne et se déroulera pendant la fête de la Saint-Firmin: la fête des taureaux à Pampelune. C'est dans cette atmosphère d'ivresse et de carnaval que, cherchant la trace d'Hemingway, de jeunes voyageurs assisteront à une corrida. Troublé par la disparition de son amie, l'un deux s'engagera alors sur une voie irréversible qui l'amènera à vivre une suite de ruptures (intérieures et extérieures).

Au lieu d'analyser ces ruptures, notre intention sera de les montrer à travers divers événements: le voyage, la fête, la tauromachie et l'amour. Aussi, notre récit sera presque journalistique au début; la narration, en focalisation externe (Dashiel Hammett: La Clé de verre, Ernest Hemingway: Paradis perdu; certains auteurs français du XIXe siècle introduisent l'intrigue de cette façon: Balzac: La Peau de chagrin, Flaubert: Madame Bovary), permettra d'examiner de l'extérieur la rupture physique. Par la suite, la narration, en focalisation interne (Stendhal: La Chartreuse de Parme; James: Les Ambassadeurs; Joyce: Le Portrait de l'artiste), permettra d'investir l'espace mental du héros afin de montrer deux autres ruptures; toutes intérieures celles-là.

L'originalité du projet résidera dans l'utilisation de la tauromachie comme structure du récit. Ainsi, le récit - comme la tragédie de la corrida - sera divisé en trois actes: dans le premier acte, le "tercio de varas", le héros prendra conscience qu'il est seul. Dans le deuxième acte, le "tercio de banderillas", l'amour propre du héros se retrouvera bafoué et déchiré. C'est dans le dernier acte, le "tercio de la muerte", que le héros subira la mort de ses illusions.

Nous venons de le voir, le motif de la corrida sera très important dans le texte de création. Or, plusieurs écrivains se sont intéressés à la tauromachie, dont Michel Leiris dans un court essai intitulé De la littérature considérée comme une tauromachie.

Dans notre essai critique, nous visiterons ces auteurs et nous chercherons à comprendre comment le motif de la course de taureau intervient dans leurs textes.

TABLE DES MATIÈRES

Table des illustrations.....	VII
PETITE CORRIDA SUR LE MOTIF	
LITTÉRATURE DE LA TAUROMACHIE.....	1
Bibliographie.....	22
RUPTURES.....	23
Suerte de varas	
1. Le vieil homme.....	25
2. Un visage doux et fragile.....	30
3. La fête.....	35
4. L'estocade.....	38
5. Le "tercio" final.....	42
Tercio de banderilleras	
6. La mort.....	49
7. La disparition.....	51
8. Captif.....	58
9. Un chemin vers le ciel.....	56
10. Les feux d'artifice.....	59
11. Vertige.....	63
12. Bal sur la plaza del Castillo.....	66
13. L'espoir.....	69
14. La basilique San Ignacio.....	72
15. Un frôlement dans la nuit.....	75
16. Jim et Jordan.....	77
17. La "policia municipal".....	79

18. Un banc.....	81
19. Une voiture de boucher.....	84
20. Au fond d'un café.....	86
21. Véronique.....	89
22. Dans un parc.....	91

Tercio de la muerte

23. Dans la petite chambre.....	94
24. L'oubli.....	97
25. "L'aciero".....	99
26. Le vieillard du train.....	101
27. La fuite.....	104

Table des illustrations

Tête de taureau.....	1
Picasso, Paris, printemps 1942,	
guidon et selle de vélo,	
33,5 X 43,5 X 19 cm.	
Paris, musée Picasso.	
Course de taureaux.....	23
Picasso, Boisgeloup, 2 août 1934,	
huile sur toile,	
0,33 X 0,408.	
Paris, Galerie Louise Leiris.	

Je tiens à remercier ici Jean-Cléo Godin, pour la grande liberté de travail qu'il a su m'accorder avec générosité et confiance.

Je remercie enfin Nancy Grenier qui a participé à la réalisation de ce texte par ses conseils et ses encouragements.

à Céline

PETITE CORRIDA SUR LE MOTIF
LITTÉRAIRE DE LA TAUROMACHIE



C'est lors d'un voyage en Espagne que je commence à m'intéresser à la tauromachie. Les entrailles déversées d'un cheval, le ventre d'un matador percé par une corne de taureau ou une épée enfoncée dans le bulbe rachidien d'une bête : j'assiste à une corrida. Je suis fasciné par cet instant tragique, fatal, ce point ultime, cette "Rupture" entre l'homme et l'animal, entre la vie et la mort.

C'est à travers cette "Rupture" que me vient l'idée d'établir un lien entre l'écriture et la tauromachie. En effet, j'invente une histoire de séparation amoureuse. Le récit de Michel cherchant celle qu'il aime. Une quête en quelque sorte où le héros joue contre lui-même, comme le torero joue contre le taureau.

A partir du moment où je choisis d'intégrer la course de taureau à mon projet littéraire, le problème consiste à savoir comment l'utiliser, comment m'en servir dans mon récit.

Pour résoudre ce problème, je me situe par rapport à la littérature tauromachique; c'est-à-dire que je cherche des auteurs qui ont utilisé la course de taureaux dans leur oeuvre, je cherche des

exemples qui pourraient m'aider dans mon récit. Je fouille l'histoire de la littérature. Je deviens en quelque sorte un torero littéraire!

Sur ma table de travail, des notes sur l'Espagne, des dictionnaires et des livres de tauromachie : autour de moi, une corrida d'ouvrages réunit l'Antiquité et la Renaissance. Je rencontre Thésée; je me perds dans le labyrinthe; je combats des diables cornus. Le taureau ne dépasse jamais le sacrifice expiatoire, le fruit d'un amour défendu ou la puissance de reproduction. Il n'y a rien de bon pour un torero littéraire comme moi; le motif tauromachique reste d'importance relative.

Maintenant, je vois des cornes de taureaux. Elles foncent au coeur de la Modernité. Envisagé comme une espèce de mise à vie, le motif tauromachique prend un élan. Il apparaît dans la poésie de Saint-John Perse, dans les récits d'Hemingway ou les drames de Montherlant. Le taureau attaque l'espace littéraire. La bête est trop violente, Raymond Petrus l'enferme dans le Dictionnaire des auteurs taurins de langue française! Elle veut sortir; j'entends le choc des ruades et des coups de cornes. Les portes rouges à double battant vont-elles tenir?

Le matin, il fait déjà chaud à Madrid. Près de l'arène, j'entre dans un café où, assis à une table, deux toreros discutent : Michel Leiris et Georges Bataille. Intimidé, je m'approche quand même. Je demande pardon. Bataille et Leiris se taisent. Je m'adresse à Leiris. Je lui dis que j'écris un récit, que je veux utiliser la course de taureau. Celui-ci me fait signe de prendre place, boit une gorgée de café et s'explique.

Il me dit que pour lui l'aveu est un défi, une forme de courage. C'est une "règle du jeu" à laquelle il doit tenter de se conformer. Aussi, fait-il du motif tauromachique l'enjeu de son écriture. Pourquoi? Parce que le danger donne l'occasion d'être plus brillant et de faire briller son style. Je me montre intéressé, Leiris continue...

Le style permet à la littérature et à la tauromachie de se transformer en art. Par conséquent, Leiris choisit de s'exprimer sur un ton objectif et envisage son entreprise à la manière d'un "photo-montage" (L'Âge d'homme); c'est-à-dire qu'il rassemble des images et leur donne un angle particulier. Son point de vue sur l'érotisme en est un exemple :

"Les premières manifestations conscientes de ma vie érotique sont

donc placées sous le signe du néfaste et le malaise dont je souffris alors doit être pour beaucoup dans l'appréhension que j'ai longtemps eue de l'amour physique et dans ma crainte des maladies vénériennes."⁽¹⁾

De plus, il choisit d'éclairer son récit par des symboles : des figures bibliques ou de l'Antiquité classique, des héros de théâtre ou bien le torero. Tout ce qui est antique revêt pour lui "un caractère franchement voluptueux" : "L'idée de Rome, avec ses festins, ses combats de gladiateurs et les autres atrocités du cirque m'exalte charnellement,"⁽²⁾ avoue-t-il.

Cependant, il reste lucide : il sait qu'en s'appliquant à écrire bien, il séduit et, par là, atténue le scandale et diminue les risques. De plus, si le matador expose sa vie devant les cornes effilées du taureau, cette menace de mort ne pèse pas sur l'artiste. Aussi, afin de maintenir sa comparaison, Leiris emprunte à la course de taureau un autre principe : l'authenticité.

¹ LEIRIS, Michel, L'Âge d'homme, Gallimard, coll. "Folio", Paris, 1939, p.106.

² Ibid., p.56.

En effet, le torero dans l'arène est authentique "puisque la tragédie qu'il joue est une tragédie réelle, dans laquelle il verse le sang". Ainsi, Leiris choisit de faire sien ce principe d'authenticité et de dire toute la vérité et rien que la vérité. Par conséquent, il prend le risque de blesser, de s'isoler socialement, de révéler sa vraie nature. Ainsi, Leiris fait cette confidence à propos de son mariage :

"Mais cette idée inhérente selon moi au mariage devait constamment me hanter et, maintenant encore, il m'advient de me demander si la femme avec qui l'on vit, portrait de ce qu'on a désiré, n'est pas (...) le reproche quotidien de ne pas avoir visé trop haut et d'avoir pu se contenter."³)

Toutefois, cette recherche de l'authenticité et ce soin apporté à l'écriture doivent être des règles strictes, comme celles qui régissent les mouvements du torero. D'une part, les règles tauromachiques obligent l'homme à se mettre sérieusement en danger et à ne pas se défaire n'importe comment de son adversaire; d'autre part, les aspects tactiques et esthétiques des règles donnent à l'affrontement un caractère sculptural.

A partir de là, il devient facile d'identifier les actions ainsi que les moyens concrets qu'il mettra

³ Ibid., p.194.

de l'avant dans son entreprise littéraire; celle-ci sera essentiellement autobiographique puisque, par le moyen de l'autobiographie, Leiris prend des risques à la manière des toreros. Pour lui, faire des confessions, c'est comme se mettre devant les cornes. Dire tout, le faire selon certaines règles, et apporter beaucoup de soins à l'écriture, voilà comment il choisit d'envisager la tauromachie dans son entreprise littéraire.

Leiris a tout dit. Je me lève. Bataille et lui ne font déjà plus attention à moi et la discussion a repris. Je sors du café. Je marche sans but. Je suis absorbé par cette notion d'authenticité. Tout à coup, un passant me heurte. Fâché d'être troublé dans mes pensées, je veux protester. Mais je reconnais l'homme qui m'a bousculé : c'est Ernesto.

Je me retrouve à Pampelune. Un torero, Ernest Hemingway, habite l'hôtel Iruna. Dans sa chambre, il lit sa correspondance, son chat couché sur sa table de travail. Derrière, des centaines de livres reposent sur les rayons d'une bibliothèque blanche. Par la fenêtre, on voit le corral avec les taureaux qui se battront dans la soirée. Le taureau blanc semble le plus

fougueux. Hemingway caresse son chat. Un peu éméché par l'alcool, il me parle de littérature et de tauromachie.

Tout comme Leiris, le goût de l'authenticité, de la pureté et du défi pousse Hemingway à s'intéresser aux courses de taureaux (Mort dans l'après-midi). Sensations brutes, instincts élémentaires : le motif tauromachique dans son oeuvre tire ses racines du caractère simple et pur du torero dans l'arène.

En effet, le torero est par définition un homme orgueilleux et fier. Hemingway transpose cette fierté chez ses différents héros de fiction pour en faire des hommes farouches et remplis d'audace. Ainsi, cette fougue se concrétise dans Le Vieil homme et la mer par le voyage de Santiago, un vieil homme décidé à prouver sa capacité de pêcher; ou encore par les adieux héroïques de Robert Jordan, blessé à mort dans Pour qui sonne le glas.

A la fierté, Hemingway ajoute un second trait : l'esprit de rébellion. En effet, en tuant le taureau, le torero domine sa peur du trépas. Les personnages d'Hemingway font de même; ils défient la mort, se révoltent contre elle avec sang-froid; ils s'affirment dans leur destin tragique, prêts à accepter et à subir

les conséquences de leurs actes. Ainsi, à la pensée d'une mission dangereuse, Robert Jordan se dit :

"Lui n'avait qu'une seule besogne à accomplir, et c'était à cela qu'il devait penser; il devait y penser clairement, prendre les choses comme elles venaient et ne pas s'en faire. L'inquiétude était aussi nuisible que la peur et ne servait qu'à compliquer les choses."(')

De plus, alors que la mort est impersonnelle et mystérieuse, dans l'arène elle est personnifiée par le taureau. Ainsi, le fascisme dans Pour qui sonne le glas, les grands fauves dans Les Vertes collines d'Afrique ou bien la maladie dans Les Neiges du Kilimandjaro jouent ce rôle dans les romans de l'auteur américain. L'ennemi n'est pas purement métaphysique, mais se matérialise.

Finalement, la fatalité est le dernier trait de caractère pris au torero. Elle est acceptation de la souffrance, de la violence et de la ruine. Car le torero vraiment courageux et sincère brave le destin et, par conséquent, assume la possibilité de perdre sa vie. Il en va souvent de même dans les romans d'Hemingway :

' HEMINGWAY, Ernest, Pour qui sonne le glas, traduit de l'anglais par Denise Van Moppès, Gallimard, coll. "Folio", Paris, 1940, p.23.

"- Ça fait très mal? demanda Pablo.
Il se penchait tout près de Robert
Jordan.

"Non. Je pense que le nerf est
écrasé. écoute. Allez-vous-en. Je
suis fait, tu vois? Je vais parler
un moment à Maria (...)

- Je regrette que tu aies ça,
Inglés.

- Puisque je l'ai..., dit Robert
Jordan. N'en parlons plus." (1)

Ainsi ses héros périssent-ils souvent : Jordan dans Pour qui sonne le glas, Cartwell dans Par delà la rivière et parmi les arbres ou Harry dans Les Neiges du Kilimandjaro. Pour les héros d'Hemingway, comme pour le torero, le défi est un moyen de prendre contact avec la mort, un dialogue avec celle-ci.

Hemingway s'interrompt. Il me regarde dans les yeux. Je sens qu'il veut dire quelque chose d'important, mais il garde le silence. Il devient triste tout à coup. Je sais ce qu'il veut dire. Par la fenêtre, Hemingway regarde les aficionados examiner les taureaux. Pour lui, le motif tauromachique témoigne d'un effort pour accepter la mort; cette résignation s'inscrit peut-être dans la tragédie du suicide? Je pense soudain à Henry de Montherlant. Il y a des traits communs entre eux. Même destin, même souci de virilité, même goût de l'action et des courses de taureaux.

¹ Ibid., p.490.

Montherlant est près des gradins. Il porte un simple costume andalou. Il m'offre une cigarette. J'essaie de sourire, mais n'y arrive pas. Il ira combattre le taureau, tout à l'heure. Une question brûle mes lèvres : pourquoi un homme de lettres est-il torero?

Pour lui, la course de taureau et le théâtre entretiennent des similitudes. Aussi, l'art dramatique vers lequel tend Henri de Montherlant a la facture de la faena à la cordouane. C'est-à-dire que la pièce y est courte; une faena, en principe, ne dure pas plus de cinq minutes.

De plus, la corrida est régularisée et structurée par des règles strictes. De même, la dramaturgie dispose de conventions. Ces parties importantes du combat sont limitées par des "actes". On restreint également chacune des grandes divisions d'une pièce de théâtre (la tragédie classique comporte cinq actes). Il est d'ailleurs troublant de constater l'emploi du même terme dans les deux domaines.

D'autre part, Montherlant choisit de structurer le déroulement de certaines pièces sur celui d'une corrida. Par exemple, dans l'acte trois du Maître de

Santiago, Mariana fait irruption, un peu comme le taureau lorsqu'il sort de l'enclos et essaie de nettoyer l'arène de ses ennemis :

"Mon père, il est grand temps que je vous désabuse. Tout ceci est une affreuse comédie. Don Bernal a suggéré au comte de vous dire que le roi avait parlé de vous. Le roi n'en a rien fait." (4)

Puis, après quelques jeux secondaires où le comte de Soria figure les picadors et les banderilleros, le parado commence. A ce moment, le taureau ne fonce plus librement et sauvagement dans la direction de tout ce qui remue ou le trouble; il est désillusionné sur son pouvoir de détruire ou de chasser de l'arène l'adversaire; son ardeur initiale est calmée. Dans la pièce, c'est à ce moment que Mariana et Alvaro sont seuls, debout l'un devant l'autre, à quatre mètres de distance, immobiles. Le taureau ralenti, mais encore en possession de sa vigueur et de ses intentions, le torero peut alors entreprendre et réussir des jeux de cape. Cela correspond au moment où Alvaro traverse la scène, s'avance vers sa fille à pas lents, exactement comme le matador s'avance avec lenteur vers le taureau. Alors commence une passe du pardon :

"Pardon, Mariana, Pardon! J'ai

(4) MONTHERLANT, Henry, Le Maître de Santiago, Gallimard, Paris, 1947, p.118.

péché contre toi bien des fois dans ma vie. A présent, comme tout m'apparaît! Aujourd'hui tu es née, puis-qu'aujourd'hui j'apprends que tu es digne qu'on t'aime. Mais toi, tu m'aimais donc? Tu m'aimais, chose étrange! Pourquoi m'aimais-tu?"(7)

Puis suit une passe de tendresse : "Quel silence! Le silence de la neige. Je n'ai jamais entendu un tel silence dans Avila. On dirait qu'il n'y a plus que nous deux sur la terre."(8) La scène se termine sur une passe de l'humilité : "Être si peu que ce soit, pour pouvoir au profit de ceux qu'on aime..."(9)

A l'état de parado dans lequel se trouve le taureau, succède la phase de l'aplamado. C'est, dans l'arène, le moment où le taureau est devenu lourd comme du plomb; il a d'ordinaire perdu son souffle et, tandis que sa force est encore intacte, sa vitesse a disparu. Alors, le torero s'approche et, d'un coup d'épée, tranche la vie. Il en va de même avec la structure narrative de la pièce; à la dernière scène, Mariana rejoint Alvaro dans son destin. Alvaro dit :

"Je le savais depuis longtemps :
il n'y a plus d'Espagne. Eh bien!
périsse l'Espagne, périsse
l'univers! Si je fais mon salut et

7 Ibid., p.122

8 Ibid., p.128.

9 Ibid., p.124.

si tu fais le tien, tout est sauvé
et tout est accompli."⁽¹⁰⁾

Le combat terminé et le taurobole accompli, Alvaro et Mariana retrouvent la pureté de leur âme. Ils disent adieu au monde et, dans un éblouissement mystique, se décident à faire retraite au couvent.

Montherlant baisse son feutre jusqu'aux sourcils, jette un coup d'oeil à ses picadors et me quitte; c'est à son tour de combattre dans l'arène. Il y a un instant de silence. La porte du toril s'ouvre et les clameurs sonnent l'entrée du taureau...

A présent, Montherlant a vieilli. Il ne combat plus dans l'arène. Il habite un temple grec peuplé de grandes statues antiques. Des taureaux sont posés sur des socles. Les yeux fatigués, Montherlant se tient dans le noir. Il se lève, tâtonne, allume un bâton d'encens. Dans un coin, il prend quelques livres : Cicérone, Pétrone, Sénèque. Il veut me parler de l'un de ses romans.

¹⁰ Ibid., p.129.

Dans Les Bestiaires, nous retrouvons également cette dimension tauromachique. Aussi, l'affrontement entre Alban et la bête prend-il des allures mythologiques et se révèle un véritable rite initiatique. Les nombreuses références à l'Antiquité constituent ainsi un carrefour où le motif de la corrida est exploité en intertexte.

En effet, Montherlant se nourrit de deux sources. Il fait d'abord des emprunts à certains livres sur les cultes antiques. Ainsi, Alban, le personnage central du récit, appréhendant d'affronter le taureau, espère trouver des recettes mirobolantes pour le tuer. Alban feuillette un livre de tauromachie et laisse aller son imagination. Il remonte vers les racines du combat de taureau. Et il se plonge dans cette époque :

"En Crète, il y a six mille ans, dans le berceau éblouissant de la civilisation pré-hellénique, on célébrait le culte du taureau par des jeux taurins qui étaient une institution religieuse et nationale. En Grèce, Jupiter s'incarnait en taureau pour séduire Europe. Pasiphaé se donnait à un taureau blanc, qui la rendait mère du minotaure."⁽¹⁾

¹ MONTHERLANT, Henry, Les Bestiaires, Gallimard, coll. "Le livre de poche", Paris, 1954, p.165.

Dans Les Bestiaires, Montherlant avoue s'être largement inspiré des ouvrages de Franz Cumont (Les Mystère de Mithra) et de Daremberg (Dictionnaire des Antiquités) pour parler savamment du taureau.

De plus, une foule de citations latines et provençales s'ajoutent pour pimenter le récit. Elles font référence aux taureaux. Elles le célèbrent :

"Siéu lou, que despièi l'Asio
 Jusqu'i 'sénuvo de Ligurio,
 A regna pèr la gau, pèr l'Art e pèr
 lou Sang
 Moun image adournè li tèple
 d'Assirio
 Ai douna ma forço i Rouman."⁽¹²⁾

Par ailleurs, Alban relit toute l'histoire de la tauromachie en y voyant des concordances entre le mythe et sa propre vie :

"Des faits plus étranges encore hantaient le jeune homme, tout pourri et tout ailé de ses songes. Plus nos rapports sont intimes avec la nature, plus nous sommes proches du surnaturel."⁽¹³⁾

¹² Je suis le Taureau qui, depuis l'Asie - jusqu'aux forêts de Liguris, - a régné par la joie, par l'Art et par le Sang - sur les peuples méditerranéens. - Mon image orna les temples d'Assyrie. - J'ai donné ma force aux Romains.

¹³ Ibid., p.166.

En fait, Alban mythifie sa vie. Tout imprégné de Quo Vadis, de l'Illiade, de Jules César, de Scipion et du mythe du minotaure, Alban célèbre un idéal de vie héroïque.

Montherlant s'excuse. Il va écrire. Je ferme la porte intérieure derrière moi. Sans ampoule ni fenêtre, je descends un escalier de marbre en tâtonnant. Je ne me sens pas rassuré. J'imagine même entendre le souffle chaud d'un taureau. Enfin, je touche à la porte extérieure. J'ouvre. ébloui par le soleil, je me retrouve les deux pieds dans le sable...

Je suis dans le désert. Je monte une colline. En haut, on peut voir Oran et la mer un peu plus loin. Un torero la regarde. Je le reconnais; c'est Camus. Il n'est pas content de me voir : je trouble son silence.

En effet, l'auteur m'entretient de son besoin de silence pour comprendre le monde. Ce silence semble rare; il le cherche en vain à Paris, à Amsterdam, à Vienne; mais, ces villes sont pleines des bruits de l'Histoire. Quant au désert, son silence est brisé par le sens que donne la poésie.

Camus trouve donc le silence à Oran. Il le trouve dans sa nature brutale, dans son ciel minéral, dans sa pierre, dans ses rues et ses arbres enduits de poussière. A Oran, dit-il, "tout contribue à créer cet univers épais et impassible où le coeur et l'esprit ne sont jamais distraits d'eux-mêmes, ni de leur seul objet qui est l'homme."⁽¹⁴⁾

Mais voilà, avec le silence vient l'ennui. C'est par l'allégorie du minotaure que l'auteur introduit le motif de la tauromachie dans sa réflexion. En effet, selon Camus, l'ennui dévore :

"Au début, on erre dans le labyrinthe, on cherche la mer comme le signe d'Ariane. Mais on tourne en rond dans les rues fauves et oppressantes, et, à la fin, le minotaure dévore les Oranais : c'est l'ennui."⁽¹⁵⁾

Le "Labyrinthe" et "Ariane" sont autant de références au mythe. Quant aux "rues fauves", l'expression renvoie aussi au minotaure.

Camus poursuit l'allégorie un peu plus loin. En effet, le minotaure a les moyens de plaire : "Le vide, l'ennui, un ciel indifférent, quelles sont les

¹⁴ CAMUS, Albert, "Le Minotaure" in Noces suivi de l'été, Gallimard, coll. "Le Livre de poche", Paris, 1959, p.92.

¹⁵ Ibid., p.90.

séductions de ces lieux? C'est sans doute la solitude et, peut-être, la créature."⁽¹⁴⁾ Cette séduction, Camus la trouve dans l'indolence des cafés crasseux, des vieilles boutiques de photographes, des nombreux salons funéraires, des salles de cinéma, des cireurs de souliers. Les rues d'Oran laissent indifférent et apathique. C'est là qu'est toute sa beauté.

Mais pour certains, la créature est amère. Il faut la vaincre. Comment? D'une seule manière. Comme Thésée. Par la violence. Il est nécessaire de tuer le minotaure. Alors, il y a combat :

"(...) c'est la corrida. Couverts de sueur sous l'éclairage implacable, les deux boxeurs ouvrent leur garde, tapent en fermant les yeux, poussent les épaules et des genoux [sic], échangent leur sang et reniflent de fureur."⁽¹⁷⁾

Ainsi, Camus fait à nouveau référence au minotaure lorsqu'il compare un combat de boxe à une corrida. Les boxeurs font penser à des taureaux qui "poussent les épaules" et qui "reniflent de fureur".

Enfin, pour Camus, il ne sert à rien de combattre le minotaure. Car, pour sortir de la ville-labyrinthe

¹⁴ Ibid., p.89.

¹⁷ Ibid., p.98.

et gagner la liberté, il ne faut pas résister à la créature :

"Voilà, peut-être, le fil d'Ariane de cette ville somnambule et frénétique. On y apprend les vertus, toutes provisoires, d'un certain ennui. Pour être épargné, il faut dire "oui" au minotaure."⁽¹⁾

Si l'allégorie est à la base de son raisonnement, il est donc naturel qu'elle le ferme aussi pour dire adieu à la bête.

En fait, le motif allégorique souligne les passages importants de l'ennui : le labyrinthe, la séduction, le combat et l'acceptation. Il souligne chaque articulation importante de sa pensée en confrontant les deux signes. L'allégorie (le minotaure) met en lumière l'ennui par son élément commun : DÉVORER.

Camus regarde toujours la mer. Soudain, derrière nous, le minotaure rugit. J'ai peur. Je me sauve, mais il me poursuit. Je bute contre une pierre et m'écroule.

Le minotaure m'enserme, me domine; il va m'encorner. Soudain...

¹ Ibid., p.111.

Le minotaure a disparu. Camus, Montherlant, Hemingway et Leiris aussi. Philosophie d'écriture, couleur du personnage, structure du récit, intertextualité et allégorie : j'entends encore leurs murmures. Mais, dans l'arène littéraire, je reste seul, vainqueur.

Le temps du combat, du déversoir, de la tempête, où tout se brasse, où tout se dit est terminé. Une corrida littéraire a mûri en moi. Elle me nourrit. Elle prend chair dans mon inconscient. Le taureau est plongé dans le coeur même de mon être. Il représente le carrefour entre le rêve et la réalité, entre le conscient et l'inconscient.

Maintenant, je sais comment me servir de la course de taureaux dans mon texte. Le clavier au bout des doigts et le plan de mon récit dans ma tête, je me cale dans ma chaise, le plein se fait en moi, j'effleure le clavier. J'écris!

BIBLIOGRAPHIE

- BROER, L., Hemingway's Spanish Tragedy, The University of Alabama press, Alabama, 1973.
- CROCHET, Monique, Les Mythes dans l'oeuvre de Camus, éditions universitaire, Paris, 1973.
- DUROISIN, Pierre, Montherlant et l'Antiquité, Société d'édition "Les Belles lettres", Paris, 1987.
- LEIRIS, Michel, "De la littérature considérée comme une tauromachie", in L'Âge d'homme, Gallimard, coll. "Folio", Paris, 1939.
- MONTHERLANT, Henri de, "Dramaturgie et tauromachie", in Table ronde, no 13, Janvier 1949.
- PEYRONIE, André, "Minotaure", in Dictionnaire des mythes littéraires, éditions du Rocher, sous la direction du professeur Pierre Brunel, Paris, 1988.
- PETRUS, Raymond, Dictionnaire des auteurs taurins en langue française, U.B.T.F., Pau, 1987.
- SIGANOS, André, Le Minotaure et son mythe, Presses Universitaires de France, Paris, 1993.
- SIGANOS, André, "Taureau", in Dictionnaire des mythes littéraires, éditions du Rocher, sous la direction du professeur Pierre Brunel, Paris, 1988.

RUPTURES



R. B. C. 2007 2 Août XXXIV

Suerte de varas

C'est à ce moment que le taureau
a le plus l'occasion de montrer
sa bravoure ou sa couardise.

Ernest Hemingway
(Mort dans l'après-midi)

LE VIEIL HOMME

Sur le plancher de l'une des voitures du train, entre deux rangées de sièges, la raie blanche et aveuglante du soleil matinal tranchait en deux l'ombre enveloppante où était assis un vieil homme; devant lui, Michel, un garçon dans la jeune vingtaine, serrait son ventre creux.

Le vieillard parla un espagnol caressant et mélodieux d'où naissait un sourire cordial. Puis, Michel vit apparaître dans l'obscurité une main ouverte, remplie d'olives. Les pointant du menton, le vieil homme parla à nouveau. Mais Michel, craintif, restait là, sans faire un geste : sans accepter ni refuser. Alors le vieux lui prit doucement la main et y déposa les quelques fruits.

Juste derrière, un voyageur transis, ramenant sur ses épaules un sac de couchage, ferma les yeux et s'abandonna à son sommeil.

Par la fenêtre du train immobile, on apercevait d'un côté les steppes rocailleuses et rouges de la Maseta s'allongeant sur l'horizon; de l'autre, une

petite gare de bois : celle de Vitoria. Là, les voyageurs, l'haleine grise dans la fraîcheur du matin, s'agglutinaient aux portes des voitures, laissant traîner par terre valises et regards endormis. Plus haut, apparaissait le versant d'une montagne; au-dessus, le ciel couleur lie-de-vin.

Michel avala la dernière olive... Sur ses genoux reposait un livre de poche ouvert à plat : sa couverture cartonnée était de couleur jaune, toute pliée avec, écrit en lettres noires, "Hemingway"; juste en dessous de l'inscription, on avait dessiné les formes vagues d'un taureau, encornant un homme étendu par terre.

Sur le quai, les voyageurs avaient disparu.

Le vieil homme sortit solennellement de sa pochette une bouteille de vin rouge et, sans geste brusque, sans bruit, l'offrit à Michel comme une obole. Celui-ci avala l'alcool et grimaça. Le vieux sourit, leva légèrement la main en signe d'approbation paternelle et but à son tour; action infiniment religieuse, impressionnante dans cette pénombre.

Puis, l'air de chercher ses mots, hésitant, Michel montra son havresac. Le vieil homme poussa un grognement et, en même temps, acquiesça de la tête.

Alors Michel se leva. Il traversa la voiture jusqu'à la plate-forme; puis il passa dans le wagon de tête et s'arrêta un instant, une main sur le cadre de la porte.

Dans un coin du wagon, un homme parlait à une jeune femme. Celle-ci l'écoutait en le dévisageant et, parfois, lorsqu'elle répondait, son sourire devenait trop lumineux, trop hilare : un sourire séducteur pour ainsi dire.

Comme s'il eut craint d'être reconnu, Michel fit demi-tour, mais la jeune fille s'exclama :

- Justement, le voilà!

Elle fit les présentations, et Michel serra mollement la main de l'homme.

- Jack est américain, dit la jeune femme, il voyage avec ses amis : Jim et Jordan (elle les montra dans un coin); justement, nous parlions de toi... Elle

rit, caustique, laissant sa phrase en suspens. Puis elle reprit :

- Je lui expliquais que nous étions les meilleurs amis du monde, les meilleurs...

Michel ne répondit pas, mais ses lèvres étaient blanches.

Derrière, une femme à la voix grêle et nasillarde cria quelque chose en espagnol; puis, après quelques secondes, un contrôleur passa en coup de vent.

- Tu sais (la jeune fille regardait Jack), Michel raffole d'Hemingway; combattre la peur, agir avec assurance et courage, c'est Michel tout craché (elle se tourna vers Michel; elle souriait avec provocation). Tu ne vas pas bien mon chéri? Tu es pâle tout à coup!

- La fatigue..., dit Michel et il devint encore plus pâle. Je vais aller me reposer.

Il se leva. Il donna à nouveau la main de Jack et fit un signe poli à Jim et à Jordan.

Le train commençait à rouler; le balancement de la voiture obligea Michel à marcher difficilement, vacillant jusqu'à son siège où il se laissa tomber lourdement. Devant lui, le vieil homme avait disparu; le havresac aussi.

UN VISAGE DOUX ET FRAGILE

Le soleil resplendissait au-dessus de Pampelune; il brillait sur la plaza del Castillo et l'arène située plus au nord : ces points réunis formaient le centre de la ville. A l'est il y avait le rio Arga, les champs et les montagnes. Tandis qu'à l'ouest la ville s'étendait avec ses vieux quartiers, au sud le pont Cuatrovientos traversait le rio et, en retrait de la cité, menait à une gare d'une blancheur avivée par les rayons du soleil.

L'édifice possédait une large porte qui, lorsqu'elle s'ouvrait, laissait dérouler, vue de haut, une file de voyageurs s'étendant de loin en loin jusqu'aux remparts de Pampelune.

C'était la fin de la matinée, et déjà il faisait chaud. La troupe, installée à la table d'un café, à l'ombre, buvait de la bière et regardait la foule passer sur le pont.

- On devrait tous se soûler à mort, dit Véronique en riant. Ça serait très Hemingway; Michel apprécierait.

Comme en proie à des pensées profondes, Michel restait muet depuis l'incident du train. Chacun termina son verre puis, longeant le rio Arga, ils tournèrent à droite sur l'avenue de Guipozcoa, puis encore à droite, sur la Cuesta de la Riena où se trouvait la "policia municipal". Là, Michel déclara le vol de son havresac, de son passeport et de son argent.

Après les formalités, ils revinrent sur leurs pas et, prenant l'avenue Tocaniera jusqu'aux remparts, ils entrèrent dans le quartier Ensanche qui forme la basse ville.

Exaltée par l'ivresse et par l'ardeur du soleil, la jeune fille marchait bras en croix, comme pour saisir tout ce qui venait à elle, courant presque, dans les rues humides et étroites.

Autour d'eux, quelques fêtards passèrent en direction de la plaza del Castillo, vêtus d'un pantalon blanc, d'une chemise blanche et d'un foulard rouge autour du cou; un cycliste les contourna; ils croisèrent d'autres habitants habillés de la même façon, sur des échelles, installant des banderoles.

Ils arrivèrent sur la plaza del Principe de Viana. Devant eux, un homme à cheval habillé d'une chemise blanche, avec une étroite cravate noire, une tunique de brocart, un chapeau noir, isolé parmi les automobiles, les autobus et les taxis, annonçait la corrida pour la fin de l'après-midi. Jack proposa d'acheter des billets et de visiter l'arène. Remplis d'enthousiasme, ils prirent l'avenue de St-Ignacio puis la rue Costes de Navarba, jusqu'à la paseo de Hemingway où se trouvait le vaste bâtiment blanc d'inspiration romaine.

L'accès à la piste était interdit, mais on les laissa pénétrer dans le corral où l'on gardait les taureaux avant la corrida. On en comptait six. Certains piétinaient le sol; d'autres, menaçant de leurs cornes, mugissaient.

Pendant que Véronique buvait à une outre qu'on lui avait passée, Michel joignit les aficionados, rassemblés autour d'un taureau au pelage luisant. Les cornes hautes et droites, la crête musculaire raide sur son dos et la fougue et la puissance qu'il mettait à charger les barreras, tout semblait indiquer que celui-ci avait l'oeil sanglant du meurtrier. Aussi les aficionados parlaient-ils de lui avec respect. Cependant l'un d'eux sauta dans le corral et,

approchant doucement, lui tapota le nez, provoquant ainsi les rires moqueurs des aficionados qui se détournèrent aussitôt de la bête.

Après la visite, Jack et ses amis rejoignirent un revendeur de l'autre côté de la plaza, laissant seuls Michel et Véronique sous l'imposant buste d'Hemingway. La jeune fille buvait beaucoup et Michel, pour la première fois, sortit de son mutisme :

- Tu bois trop, Véronique.

- Tu crois? (Elle prit un air ironiquement surpris).

- ...

- C'est vrai, avoua-t-elle et, disant cela, elle but une longue rasade. De toute façon mon petit Hemingway, tu n'es plus là, n'est-ce pas? Il n'y a que moi, ici. Tu n'as plus de passeport, plus de nom. Plus rien! Une ombre!

- Je ne suis pas ton petit Hemingway.

- Excuse-moi mon petit Hemingway (Puis elle prit un ton grave et se tourna vers le buste). Tu crois qu'il avait peur, LUI?

- Fous-moi la paix, se rembrunit Michel.

Il eut sans doute ajouté quelque chose, mais il se tut car Jack, Jim et Jordan revenaient. Ceux-ci avaient trouvé des billets pour la corrida et voulaient maintenant se rendre sur la Plaza del Castillo où bientôt la fête débiterait.

Derrière eux, tout près de l'arène, une automobile se gara; plusieurs hommes, vêtus de tuniques sombres, en sortirent pour ensuite se diriger vers la cour intérieure de l'arène. L'un d'eux, le matador, se détachait des autres par sa tunique dorée, son air doux, fragile et son visage très jeune. Il s'arrêta un instant pour coiffer sa tête d'un chapeau plat et noir et, en regardant le buste, il vit soudain Michel qui le fixait.

LA FÊTE

Il était presque midi. Toute la bande prit une rue latérale à la plaza de Toros pour arriver sur la plaza del Castillo.

Là, de tous les côtés, les gens débouchaient pour former des vagues mouvantes, désordonnées.

Au "Café de la Place", un serveur sortait des tables et des chaises et les disposait sous les arcades. A côté, un autre serveur, chargé d'un cabaret débordant de verres, contournait des clients attablés. Au milieu, des musiciens dans un pavillon criaillaient un mélange confus de sons. Tout près, ivres, perdus sur des îlots de gazon, des gens baragouinaient en anglais, en français, en hollandais, en suédois et en espagnol, et se donnaient des tapes et s'embrassaient cordialement, levant leurs verres, trinquant ensemble. Beaucoup portaient l'habit folklorique.

Jack entraîna Véronique et ses amis vers un endroit miraculeusement libre sur le gazon. Quant à Michel, voulant se procurer un foulard basque, il se dirigea vers une petite boutique. Là, il

trouva ce qu'il cherchait mais, lorsqu'il voulut payer, il racla ses poches et prit conscience qu'il n'avait plus d'argent.

Du côté de la plaza, la bande s'était assise. Véronique semblait rayonnante, heureuse et insouciante. L'Américain but une longue rasade de vin et tendit la bouteille à la jeune fille qui but de longs traits. Jack se pencha à son oreille, et, au bout de quelques secondes, Véronique éclata de rire.

Soudain, dans le ciel au dessus du théâtre Gayarre, éclata un éclair suivi d'une boule de feu et d'un bouillonnement de fumée. Alors, de partout, les gens accoururent; d'une rue latérale des fifres et des tambours débouchèrent, jouant "Riau-Riau"⁽¹⁾, suivis juste derrière par de jeunes danseurs.

Michel se fraya difficilement un chemin à travers la foule. Arrivé près de Véronique, il lui prit la main. Alors elle se tourna vers lui, le visage froid et dur. Michel baissa les yeux, plein d'amertume; sa main lourde retomba le long de son corps; son visage se creusa durement.

¹ Titre d'une chanson.

Quatre ou cinq chiens coururent d'un côté. Sur la plaza pleine de cris, de bruits de courses, de détonations, d'appels et de roulement de tambours, une roulette s'enflamma, suivie d'un tourbillon d'étincelles et d'une pétarade.

Vue de haut, on voyait une masse d'épaules et de têtes se déplacer, se soulever et s'abaisser, emportant Michel, Jack et Véronique.

L'ESTOCADÉ

En fin d'après-midi, la foule impatiente, venue voir la corrida, occupait tous les sièges de l'arène et répandait une rumeur confuse qui s'élevait, planante, au-dessus de l'étendue sablonneuse.

La bande était assise assez haut, côté soleil. Malgré la joie générale, Michel, peu expansif, avait l'air fermé, replié sur lui-même. Quant à Véronique, c'était tout le contraire. Elle buvait beaucoup, s'emportait, parlait fort, agitait autour d'elle un tourbillon de paroles baroques et confuses.

- J'ai si peur de m'attarder, déclara-t-elle à Jack. J'ai si peur de m'attacher aux gens, à la petite sécurité que je me serai créée... Tu vois, moi, il faut que j'aïlle, que je poursuivre sans m'arrêter, sinon j'ai peur.

Elle sourit, le visage plein de lumière. Entre ses pieds, sur le ciment blanc, on avait dessiné, avec une simple ligne ondulatoire, un graffiti représentant un serpent.

Lui rendant son sourire, Jack posa sa main sur le bras de Véronique qui se mit à pouffer :

- Je crois que je suis un peu ivre, dit-elle.

Michel, assis juste à côté, le visage impénétrable, les yeux mornes, regardait Véronique et Jack d'un air impavide, comme s'il voyait à travers eux.

Autour, les gens étaient heureux; ils riaient fort, leurs yeux brillaient dans l'arène, sous le ciel céruléen et parmi les couleurs vives de la fiesta.

Véronique, en sueur, aussi gamine que d'habitude, se mit à chanter, à danser et à boire fortement; on aurait dit qu'elle était comme un oiseau libéré de la pesanteur, voletant de-ci, de-là, sans suite.

Brusquement, sans donner d'explications, Michel, s'appuyant sur le siège de côté, se leva; il courut jusqu'à l'escalier qu'il dévala ensuite quatre à quatre.

Tout en bas, le matador⁽²⁰⁾, qui sortait d'une porte de dégagement, se plaça en travers de l'escalier. Alors Michel, lancé de tout son poids, ne put se retenir et donna tête baissée dans celui-ci qui perdit l'équilibre et chut sur le sol.

Tout en aidant le matador à se relever, Michel, timide, balbutia confusément quelques excuses. Mais le matador le regardait à peine. La bousculade ne semblait pas l'avoir secoué. Et cependant, étrangement, il tremblait et on pouvait lire sur son visage qu'il était terrorisé.

Sur le patio, près de la barrera, les toreros de sa "cuadrilla"⁽²¹⁾ l'interpellèrent avec impatience.

Michel ramassa par terre le couvre-chef, le brossa avec sa manche pour en enlever la poussière, et le mit dans la main du matador; alors, comme retrouvant ses esprits, celui-ci se tourna vers Michel, força un mince sourire, ajusta son chapeau à un gros bouton creux, puis partit vers l'arène en se fondant parmi les

²⁰ C'était le jeune matador que Michel avait remarqué près du buste d'Hemingway.

²¹ La troupe de toreros aux ordres du matador.

silhouettes des aficionados et des "cuadrillas" qui se hâtaient fébrilement.

A ce moment, des trompettes aux rythmes secs annoncèrent le début de la "feria de torro"; le matador entra sur la piste, suivi des arrogants picadors et banderilleros.

LE "TERCIO" FINAL

Les picadors et les banderilleros avaient bien travaillé; le dos ensanglanté du taureau en témoignait.

Malgré l'avancée du soir, la lumière du soleil recouvrait encore une grande partie de l'arène et épaississait l'air jusqu'à la rendre irrespirable.

Le matador, la tête basse, la sueur inondant son front et ses tempes, traversa la piste sablée et salua le président de la corrida. Celui-ci fit un signe de la tête et un clairon sonna le tercio final⁽²²⁾. Aussitôt, à l'autre bout de la piste, le taureau chargea à vive allure.

Michel, près de la barrera, une légère ombre à la base du nez, ne regardait pas le combat. Un point dans la foule attirait son attention : Véronique. Celle-ci, le visage rouge, écrasé par la chaleur, ivre, bestialement ivre, riait sottement. Jack, assis tout

²² Pendant les deux premiers actes de la corrida, les toreros replient l'animal sur sa défensive par des coups de pique et par des banderilles qu'ils placent sur le garrot. Ici, le narrateur a choisi de ne montrer que la mise à mort.

près, se tourna vers elle et, montrant Michel du menton, dit :

- Il nous regarde!

Sur la piste, le taureau, fulgurant, attaquait furieusement la lourde cape de soie et de percale cerise que tenait à deux mains le matador, embarrassé.

- Ça, t'as vu! On dirait qu'il lance des éclairs de feu, s'exclama Véronique, tournée vers le spectacle qu'offraient les deux pointes acérées du taureau qui, chaque fois, rataient de peu la poitrine du matador. Puis Véronique se mit à siffler et à injurier le jeune homme qui se protégeait davantage qu'il n'affirmait son style et son sang-froid.

- Il nous regarde, insista Jack.

Véronique, impatiente, se tourna vers lui :

- Un store! dit-elle, presque en criant, et ses yeux, comme le taureau, lançaient des éclairs. Elle but une gorgée de vin puis elle s'enflamma à nouveau :

- Oui! C'est un vrai store, réaffirma-t-elle. Il... Il intercepte mes rayons, ma source lumineuse... Je n'aime pas les demi-teintes, les clairs-obscur, les ombres...

Sur la piste, le matador et le taureau semblaient s'agiter comme une flamme qui tournoyait sans cesse.

Michel, comme étourdi par ce tourbillon, regardait Véronique. Le visage de celle-ci, rouge, creusé par l'alcool, dévoilait quelque chose de mystérieux, de primitif et de sauvage.

Tout près, Jack, embarrassé, reprit :

- Mais il t'aime beaucoup!

Véronique se tourna vers lui, agacée, et prenant une voix douceuse, raila :

- Le chanceux petit rayon de soleil que je suis, et se retenant pour ne pas rire, elle répondit à nouveau :

- Comment? Une ombre aime le petit rayon de soleil!

- Tu fais du sarcasme, mais...

Jack se tut. Véronique s'était mise à applaudir le président de la corrida qui venait de donner l'ordre de mettre à mort le taureau. Elle regarda ensuite Jack dans les yeux, lui sourit comme pour se moquer, but goulûment à une outre, et éclata de rire lorsque la moitié du vin coula le long de son menton, de son cou et jusqu'entre ses seins.

L'épée tremblante, le matador s'arrêta au milieu de la piste; derrière lui, l'ombre de son corps s'allongeait jusqu'à la barrière⁽²³⁾.

Véronique et les deux autres Américains s'agitèrent de nouveau, sifflant et lançant des objets hétéroclites sur la piste : nourritures, bouteilles, journaux, coussins, programmes...

Voyant le matador au centre, le taureau chargea à nouveau. La grande chaleur déformait les contours des combattants qui ondulaient étrangement sur la piste, pareils à des reflets dans l'eau.

²³ Pour respecter les règles tauromachiques, il faut tuer l'animal d'un coup d'épée entre les omoplates, tout en s'exposant aux cornes avec grâce et courage.

Totalement dominée par l'alcool, Véronique monta sur son siège pendant que les deux autres Américains riaient frénétiquement.

- Oh toi! fier et lumineux combattant..., déclama-t-elle à pleins poumons. Puis elle s'arrêta, confuse, l'air de chercher ses mots.

Pendant que, d'une main hésitante, il se préparait à l'estocade, le matador, nerveux, tenta de faire passer le taureau à son côté au moyen de la cape tenue basse de l'autre main.

Toujours juchée sur son siège, Véronique se tourna derrière elle, faillit même tomber tellement elle était soule, voulut dire quelque chose, rit silencieusement, puis soudain, se tournant vers Jack, s'exclama :

- J'ai perdu mon ombre!

C'est à ce moment qu'une fausse manoeuvre écarta la pièce de tissu et découvrit le matador. Le taureau s'écarta du leurre, heurta violemment le jeune homme qui retomba sur le ventre. Presque aussitôt, le taureau revint à la charge, encorna le garçon dans le haut du dos et le souleva furieusement. Il le transporta autour

de l'arène en secouant l'échine, et le jeune homme fit des saluts de pantin à la foule, tête et bras désarticulés. Triomphant, le taureau le traîna ainsi jusque dans la partie ombragée de l'arène. Puis, il baissa son cou musclé; immédiatement, le corps, tordu et brisé, tomba lourdement sur le sol, le visage blafard enfoncé dans la terre desséchée.

"TERCIO DE BANDERILLERAS"

... désillusionné sur son pouvoir de détruire ou de
chasser de l'arène tout ce qui semble le défier, (...)
il (le taureau) reconnaît son ennemi...

Ernest Hemingway
(Mort dans l'après-midi)

LA MORT

Les banderilleros déposèrent le jeune matador sur une table. En un instant, le patio se remplit d'une foule plongée dans l'abattement et la stupeur.

Le soleil couché, on alluma les lampes électriques et la lumière révéla cruellement les blessures du garçon inerte : le sang coulait doucement, goutte à goutte, sur le sol et se mélangeait à la poussière.

A dix pas au plus de la table où reposait le blessé, Michel, engourdi, se laissait bousculer par une foule de curieux, dont plusieurs avaient l'air fortement éméchés. D'ailleurs, ils se tenaient les coudes pour ne pas tomber. Parmi eux, se trouvait le vieil homme du train.

Michel ne le vit pas : il pensait au blessé. Il voulut aller vers lui, mais la foule, l'entourant de chaque côté, entravait sa progression. Elle tanguait, ondulait et poussait pour goûter des yeux le sang du jeune homme. C'était comme une danse extatique, silencieuse et macabre.

Néanmoins, Michel se fraya un chemin à travers cette foule serrée, une main tendue vers l'avant, jusqu'au moment où il put examiner lui aussi le matador.

Celui-ci, sur la table du patio, avait peine à respirer. Son bras déplié laissait pendre sa main en dehors de la table et ses doigts, dans le vide, étaient maculés de sang. Un torero approcha, prit la main du garçon, l'ouvrit et y déposa une des deux oreilles ensanglantées du taureau. Il replia ensuite les doigts du matador, l'un après l'autre, enfermant ainsi dans la main la chair de la bête. A ce moment, les yeux sans vie du garçon s'écarquillèrent brusquement et, dans un spasme affreux, il cria, horrifié: "Il m'a tué!" et son corps retomba d'un coup.

LA DISPARITION

Après la mort tragique du jeune matador, Michel décida d'aller rejoindre Véronique. Il monta donc le large escalier menant aux balcons.

La tombée du soir imprégnait de fraîcheur les couloirs de l'arène et, chaque fois que Michel expirait, une buée grise sortait de sa bouche.

En voyant cette vapeur, Michel pensa à Véronique. Avait-elle vu le dernier souffle du jeune matador? C'était le genre d'excitation qu'elle adorait, fascinée par le danger. Un soir d'automne, à l'observatoire du Mont-Royal, elle était montée sur la balustrade de pierre. En bas, on voyait le centre-ville avec ses automobiles, ses rues et ses gratte-ciels. Véronique, debout, les bras levés de chaque côté de son corps, précarisait son équilibre par ses rires :

- Jusqu'où puis-je aller sans tomber, tu crois?

- Descends! avait ordonné Michel, épouvanté, en s'avancant pour la retenir.

- Non! Ne bouge pas, avait crié Véronique. Sinon, je saute.

Michel s'arrêta. Derrière lui, des fêtards éclatèrent de rire et, inexplicablement, il se sentit mal. Il reprit et monta les marches du deuxième balcon. Aux derniers niveaux de l'escalier en bois, il déboucha sur l'arène. Beaucoup de monde s'y trouvait encore; des bandes de jeunes traînaient sur la piste, dans les sections de sièges près de la barrière et dans les sections au-delà des piliers du deuxième balcon.

Un léger tremblement secoua les épaules de Michel; la nuit était fraîche.

Un soir, en France, sur les dunes de Pilat, Véronique avait eu froid. Michel avait voulu la prendre dans ses bras, mais elle s'était détachée de lui. Elle avait dit vouloir être seule. Elle avait fait quelques pas, puis elle avait escaladé une dune. Elle était étrange : à l'heure du crépuscule, la dernière lueur donnait à son visage une couleur métallique. Enfin, le ciel s'était assombri et le vent était devenu brutalement cinglant.

On entendit une bouteille voler en éclats; un homme crier, puis jurer. Le bruit tira Michel de ses pensées. Le souffle coupé, il arriva enfin aux sièges que la bande avait occupés : ils étaient vides; Véronique avait disparu.

CAPTIF

Tout en redescendant l'escalier, Michel eut le sentiment que quelque chose n'allait pas.

Véronique était volcanique, explosive, ardente, impétueuse. Elle était comme en éruption; elle parlait fort, riait, courait, arrivait en retard ou manquait ses rendez-vous. Parfois, elle se lançait dans des explications alambiquées; elle faisait fondre la réalité sous son action. Ses gestes, ses mots et ses confusions coulaient comme de la lave et se cristallisaient autour de vous.

Quand Véronique avait douze ans, sa mère était décédée d'un cancer. Aussi, Véronique disait souvent qu'elle avait deux vies à vivre: la sienne et celle de sa mère. Sans doute, cela n'expliquait pas tout, mais c'était en partie là qu'elle trouvait cette espèce d'énergie volcanique qui la caractérisait tant.

En bas des escaliers, Michel prit un couloir, le suivit jusqu'au bout et s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit. Voyant que la pièce était une impasse, il

voulut sortir, mais il ne put retenir la porte qui se verrouilla automatiquement.

- Merde! cria Michel. Sa voix résonna dans le vide. Il écouta quelques secondes.

A travers la porte, on entendait les bruits de la feria : escalades de rires, pétarades, puis quelques voix joyeuses prises isolément.

- Ohé! Aidez-moi!, cria-t-il à nouveau. Il cogna du poing dans la porte de métal qui produisit un son froid et profond; mais personne ne vint. Michel appuya son dos contre la porte, glissa jusqu'au sol et se laissa aller au découragement.

UN CHEMIN VERS LE CIEL

L'obscurité de la pièce gênait Michel; à tâtons, il découvrit des épées, des lances et des harpons; tout un équipement de cuadrilla. En examinant ces objets, Michel songea à la mort du matador avec regret et se souvint du comportement révoltant de Véronique dans les estrades. Cherchait-elle à le punir?

Véronique châtiait par le silence. Elle se taisait. Elle pouvait tenir des jours et des semaines. Entre vous et elle, elle élevait un mur maçonné de secrets et de soupirs. Chaque jour, il se fortifiait davantage. Elle vous séparait du monde. Surtout si, comme Michel, vous étiez timide. Mais au fond, c'était simple; il aurait seulement fallu lui demander :

- Qu'est-ce qu'il y a?

Michel avait parlé à haute voix. Il s'en aperçut et se trouva ridicule. Il se leva. Sur le mur opposé à la grille, il remarqua une trace de lumière sélénite.

Véronique avait raconté une histoire à propos de la lune: pendant trois nuits, chaque mois lunaire, la

lune mourait. Puis, elle reparaisait et grandissait en éclat. Pour elle, c'était comme une espèce de passage de la vie à la mort et de la mort à la vie.

Michel leva les yeux vers le haut et trouva l'origine du rayon. Il provenait d'une fenêtre placée au-dessus de la grille. Il l'ouvrit en montant sur une poubelle et y passa tout le haut de son corps : il vit la paseo en bas. Il se cramponna avec ses mains, se laissa pendre à la force des poignets, lâcha prise et chut sur le sol trois mètres plus bas.

Sur la paseo, la lune éclairait l'arène et on distinguait les colonnes blanches, les balustrades de ciment et les gros arbres montant le long de l'arène.

Michel en fit le tour et s'arrêta près du buste d'Hemingway. Il n'y avait personne. Il avait compté un instant trouver Véronique mais...

Tout près, sur la rue Olite, une rue débouchant sur l'arène, un cortège funèbre s'ébranla. Des milliers de personnes suivaient en procession le petit cercueil du matador. La caisse de bois glissait de main en main;

c'était irréel, comme s'il flottait sur un océan de doigts. Beaucoup pleuraient; d'autres lançaient des fleurs. On se bousculait, on voulait toucher la bière et la porter.

LES FEUX D'ARTIFICE

Une pétarade éclata et la procession funèbre se retrouva éblouie par la brillance de feux d'artifice qui allaient se mêler aux étoiles. Les images et les traits rapides faisaient penser à des fleurs : violettes, anémones, chrysanthèmes... C'était beau et Michel, séduit, suivit les panaches de feu; il emprunta l'avenue de la Baja Narvarba puis l'avenue del Ejercito jusqu'au parc de Taconera près du rio Arga.

Massée sur les bords du rio et sur l'avenue Tocanera, qu'on avait fermée à la circulation pour l'occasion, la foule regardait les artificiers faire brûler les pièces de pyrotechnie.

Michel se frayait difficilement un passage à travers le public tourné vers le ciel.

Il y avait dans ces traînées de lumière quelque chose qui rappelait Véronique. Parfois, son regard pouvait jeter un feu d'un éclat sauvage. Il fallait voir lorsqu'elle parlait de son père.

Un jour, sur le coin d'une rue, alors qu'ils attendaient l'autobus, Véronique avait accusé son père:

- Mon père a tué ma mère.

- Tu m'as dit que ta mère était morte d'un cancer? avait fait remarquer Michel.

- Non! il l'a tué. Pour lui, elle était responsable de la ferme qui ne marchait pas, responsable de la surdité de mon frère et de ma soeur, responsable du fait que nous étions simplement des enfants, responsable stupidement des nuages qui s'accumulaient dans le ciel. Selon lui, elle était responsable de tous leurs différents. Elle n'en pouvait plus! Elle s'est évadée par le cancer.

Véronique avait parlé avec le feu de la colère.

Dans le ciel, une lueur colorée tira Michel de ses pensées et, pendant un bref instant, il crut reconnaître Jim et Jordan. Michel allait tenter de les rejoindre lorsqu'une bande de jeunes hommes en uniforme militaire s'arrêta devant lui, hésitant à traverser un terre-plein. Presque toute l'assistance les remarqua dès leur apparition, mais le plus grand nombre affecta

de ne pas les apercevoir. D'ailleurs, il était impossible de ne pas les voir tant ils parlaient bruyamment et riaient fort. Leurs visages enflammés indiquaient qu'ils étaient en état d'ébriété.

Michel tenta de se frayer un chemin. Un militaire complètement ivre le prit par l'épaule et Michel, grimaçant d'impatience, le repoussa. Le militaire continua à rire et à parler bruyamment et se plaça devant lui de manière provocatrice, barrant cette fois tout le chemin. Alors Michel, excédé, l'empoigna et le jeta sur le sol, facilement. Aussitôt un autre militaire fonça et décocha dans la poitrine de Michel un coup violent qui l'envoya tomber à trois pas de là.

Le premier militaire se releva et vint rejoindre le deuxième :

- Qu'est-ce qu'il a pris! dit-il dans un anglais aux accents hispaniques. Il souffle comme un poltron encorné par un taurillon. Ils lui ricanèrent sous le nez puis le second militaire prit le premier par le bras et l'entraîna.

Le scandale avait duré pas plus de deux minutes. Une partie du public s'était levée et s'en était allée.

Certaines personnes s'étaient contentées de changer de place tandis que d'autres y trouvaient un sujet passionnant de conversation.

Michel se remit sur pieds. Le souffle coupé, il était pâle et tremblant. Il avait mal au ventre.

La police arriva et, rapidement, les gens, ne voulant aucun ennui, se dispersèrent complètement.

VERTIGE

Après cet accroc, Michel avait bien tenté de retrouver Jim et Jordan, mais sans succès. Aussi, se laissa-t-il aller à la lassitude.

Comment retrouver Véronique, maintenant? Un jour, elle lui avait raconté qu'à l'adolescence, lorsqu'elle allait magasiner avec ses copines, il lui prenait l'envie de se cacher et d'observer leurs réactions.

En se souvenant de cette anecdote, Michel regarda autour de lui. Véronique s'embusquait-elle derrière une voiture, une vitrine ou serait-ce derrière ce petit attroupement de gens?

Non, il ne vit que les lampes des magasins et les guirlandes d'ampoules électriques jaunes et rouges, accrochées de maison en maison, qui faisaient de l'avenue del Ajercito un long corridor de lumières.

Michel éprouva une sorte de trouble à se retrouver ainsi, sous cette clarté, entre ces maisons trop grosses aux devantures peintes et décorées de drapeaux rouges et jaunes.

Entraîné par la foule, il traversa la plaza de toros où se profilait le buste d'Hemingway en bronze noir.

Pour lui, cette place était liée à l'idée de la mort. Aussi, eut-il soudain la vision de son corps encorné par un taureau; la vision de son corps retombant lentement dans la poussière, son visage déformé par la douleur. Il voulut savoir pourquoi lui venait brusquement cette idée morbide, mais il ne trouva pas de réponse.

Il se hâta de traverser la plaza. Arrivé sur l'avenue Carlos III, abondamment éclairée et achalandée, Michel espéra un instant se sentir moins seul. Mais, mal à l'aise sur ces trottoirs et sur ces rues où la foule était dense, il marchait péniblement. A chaque instant, il devait s'arrêter pour éviter de bousculer les gens.

Déjà dans le train, Véronique avait pensé à la mort. La mort pesante qui pousse l'âme dans la solitude, l'isolement, hors du contact des hommes. Isolé de Véronique par ces rues, ces lumières, le flot de la foule, Michel en était venu à douter qu'elle put

exister vraiment; voyageait-il seul? était-elle seulement le fruit de ses fantasmes?

Autour de lui, les passants s'arrêtaient, s'agglutinaient, obstruant complètement le trottoir et la rue. Les conducteurs klaxonnaient. Les gens criaient ou frappaient sur les carrosseries. Michel marchait sans plus regarder, comme soulé par le rythme et le vacarme fou de la fête.

BAL SUR LA PLAZA DEL CASTILLO

Au centre de la plaza del Castillo, installés dans un pavillon, des musiciens jouaient une musique espagnole et rythmée. Autour, des milliers de personnes dansaient, chantaient et buvaient sous la lueur des réverbères et des lanternes chinoises.

Le vertige passé, Michel chercha vers le bout de gazon où la bande s'était reposée l'après-midi avant la corrida. Il repéra l'endroit et vit, à quelques pas de distance, Jim et Jordan.

Assis, Jim parlait à une jeune femme qui affichait une mine hostile. Il lui tendit la main et, par ce geste, sembla lui demander si elle voulait danser. Elle se détourna, et d'un air indifférent et dédaigneux, se plaça de côté. Alors, il se leva, vint derrière elle, la prit sous les aisselles et la souleva, ce qui la mit en colère. Enfin, il la traîna en riant et, la plaquant contre lui, la força à danser.

Plein de l'espoir de retrouver Véronique, Michel marcha dans leur direction. Il s'adossa à un arbre près de Jordan et le salua.

C'était l'été et pourtant l'arbre, étrangement, avait perdu toutes ses feuilles. C'était comme une main décharnée, ouverte, sortant de la terre.

- Vous ne m'avez pas attendu à l'arène? demanda Michel en anglais, tout en se raidissant un peu pour se donner contenance.

Jordan sourit, mais il ne répondit pas; les minutes passèrent. Michel regardait la jeune femme se débattre furieusement contre Jim qui la retenait par les poignets. Autour, les fêtards haussaient les épaules ou riaient, témoignant ainsi de leur indifférence.

Quant à Jordan, il souriait. Était-ce parce que Jim forçait la jeune femme à danser? Ou parce qu'il se moquait de Michel? La colère monta en Michel. Ses mains tremblaient un peu. Il en eut conscience et il les cacha derrière son dos.

Les douze coups de l'horloge de la plaza sonnèrent. Minuit, pensa Michel en frissonnant. Il avait un étrange pressentiment. Les lumières trop vives et la forte chaleur donnaient à la plaza un aspect singulier.

Jordan semblait contenir avec peine une folle envie de rire. Michel se tourna vers lui.

- Tu as vu Véronique? demanda-t-il en anglais, presque désobligeant. Jordan ne parut pas s'en apercevoir puisqu'il répondit en souriant:

- Elle est avec Jack. Peut-être qu'elle te cherche? Ils sont partis vers l'arène.

Michel fronça les sourcils. Jordan se payait-il sa tête? A l'autre bout de la plaza, la jeune femme résistait à Jim qui tendait les lèvres pour l'embrasser.

L'ESPOIR

Michel doutait de la sincérité de Jordan. Malgré tout, il suivit ses indications; il alla vers l'arène.

Il s'arrêta au milieu de l'avenue Carlos III où la foule était pressante. Autour de lui, tout semblait à peine réel.

Une grosse femme, habillée d'un affreux manteau vert, ricana théâtralement sans que l'on pût savoir pourquoi. Sur le trottoir, une jeune fille, qui ne regardait pas où elle marchait, mit son pied dans une flaque de vomi. Elle jura sur le coup, en regardant son pied, et certains se retournèrent en l'entendant. Puis elle rit, gênée de sa maladresse. Un jeune garçon descendit quatre à quatre les marches d'un kiosque. Une quantité mouvante d'étrangers et de Pamplonais se frôlaient, se heurtaient, couraient, arrêtaient brusquement ou encore changeaient de direction sans indication. D'autres étaient assis sur une bande de ciment en bordure de la rue et regardaient ces afflux avec amusement.

Michel avait raison de se méfier de Jim et de Jordan. Après tout, il ne les connaissait pas. Pourquoi leur ferait-il confiance? Et, au fond, c'était une certitude qu'ils se moquaient de lui, puisque d'une part, ils ne l'avaient pas attendu à l'arène; et, d'autre part, le petit sourire narquois de Jordan faisait entendre bien des choses. Et si Véronique s'était disputée avec Jack? Il avait une sale tête, celui-là. Après le départ de Michel, Jack aurait voulu profiter de l'humeur de Véronique pour l'attirer sur la plaza del Castillo. Là, comme Jim avec la jeune Espagnole, Jack aurait tenté de la séduire. Mais, naturellement, Véronique aurait refusé. Indignée, elle se serait levée et elle serait partie retrouver Michel. Maintenant, il lui fallait se dépêcher pour la rejoindre.

Au milieu de la rue animée, il y avait plusieurs flots humains, des agglutinations de conversations et de rires qui formaient un brouhaha indescriptible. Un homme arrêta pour regarder sa montre puis repartit de plus belle. Un autre montra du doigt un point indistinct dans la foule et s'y perdit lui-même. Il y en avait un, avec un étrange visage d'oiseau, qui marchait sans regarder, en piaffant avec une cuillère dans un petit bol en plastique. Un autre, par contre,

regardait en tous sens, inquiet, l'air de chercher quelque chose ou quelqu'un.

Avec une espèce de fierté, Michel marchait en suivant le chemin qu'il avait précédemment emprunté pour aller vers l'arène.

LA BASILIQUE SAN IGNACIO

Michel avait cherché Véronique dans les environs de l'arène, mais en vain. L'espoir s'était dissipé; Jordan avait menti...

Ce soupçon devint certitude pour Michel lorsque le clocher carillonna le coup d'une heure du matin. Devant l'arène, quelques fêtards s'attardaient. De la gauche, du côté de la rue Cortes de Navarba, parvinrent des chants religieux, doux et tranquilles. Ne sachant plus tout à fait où chercher Véronique, Michel s'engagea dans cette direction et, après un pâté de maisons, arriva devant la basilique San Ignacio.

Là, des pénitents, vêtus de longues robes et de cagoules, s'avançaient sur deux files, portant des cierges et des icônes.

Michel tenta de se rapprocher, mais les gens se pressaient les uns contre les autres, au point que de petits enfants fondaient en larmes.

Michel avait déjà vu Véronique pleurer. C'était à Lisbonne. Accompagnés de Louise, une Québécoise

rencontrée dans le train quelques jours auparavant, ils étaient allés au bureau de poste. Michel avait téléphoné à ses parents afin de les rassurer, puis Véronique en avait fait autant. Elle était dans une petite cabine vitrée de sorte qu'il était possible de voir qu'elle pleurait. Quelques minutes s'étaient écoulées, puis elle avait raccroché. Depuis la mort de sa mère, sa relation avec son père se détériorait. Prêt à partager les maux de sa compagne, Michel s'était avancé vers elle... mais, loin de répondre à cette compassion, elle l'avait repoussé et s'était jeté dans les bras de Louise, une inconnue!

Une vieille blessure s'ouvrit dans le coeur de Michel.

Des enfants soutenaient une statue représentant une vierge; des tambours militaires jouaient un rythme funèbre : Michel pénétra dans la basilique à la suite de la procession. Seuls les vendeurs de gâteaux et de boissons restèrent à l'extérieur.

Dans la basilique, le prêtre prononça une oraison à l'occasion des obsèques du jeune matador, puis il fit

le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin. Enfin, il pria pour que les taureaux soient braves et que le mauvais temps n'empêchât pas la prochaine course de l'après-midi.

UN FRÔLEMENT DANS LA NUIT

étourdi par la chaleur, Michel sortit de la basilique. Il dépassa le périmètre des vendeurs et coupa par une petite rue sombre.

Soudain, une porte se ferma d'un coup sec. Michel sonda les ténèbres, mais n'y vit rien. Pourtant, on entendait un frôlement de pas sur le pavé.

- Y a quelqu'un? demanda Michel d'une voix mal assurée.

Personne ne répondit, mais, momentanément éclairée par un rayon de lune, une femme au visage indistinct se tenait à la paroi d'une maison; elle avançait lentement et difficilement, comme si elle allait perdre l'équilibre.

Quel bonheur si c'était Véronique! Michel s'approcha. Il éprouvait une étrange sensation. Il respirait difficilement, son front ruisselait de sueur. Il avança encore un peu et, près d'elle, hésitant, il leva le bras. Aussitôt, la femme s'arrêta.

- Véronique? interrogea-t-il doucement.

La femme gloussa, laissant tomber mollement sa tête contre le mur, puis la redressa pour se tourner tranquillement. Lentement, son visage sortit de l'ombre, laissant voir peu à peu ses lèvres molles pleines de salive, son teint anémique et ses cheveux gris sales. Elle portait les restes d'un vieux manteau boueux.

Michel, pétrifié, resta immobile et frissonna.

Ivre, elle sourit, découvrant sa bouche édentée. Elle chancela un instant, s'agrippant au chandail de Michel, pressant son visage contre le sien. Sentant son haleine vineuse et fétide, il détourna la tête et tenta de se défaire de son emprise, mais elle s'agrippa tant qu'elle put, alternant ricanements et minauderies. Tout à coup son expression changea; elle le lâcha et tout son corps fut pris de spasmes. Tenant son ventre, elle régurgita soudain le long du mur. Lorsqu'elle eut terminé, regardant ses vomissures, elle essuya sa bouche avec sa manche et rit.

Alors, écoeuré, Michel la bouscula et courut.

JIM ET JORDAN

En voyant ce corps titubant dans la nuit, Michel avait un instant imaginé Véronique, mais il avait malheureusement caressé une chimère. Aussi frissonnait-il toujours de dégoût lorsque, hors d'haleine, il aboutit à la plaza del Castillo où le bal donnait des signes de fatigue. D'ailleurs, l'horloge du clocher carillonna deux heures du matin et, malgré le nombre encore élevé des fêtards, on fréquentait moins la plaza maintenant.

Sans reprendre son souffle, Michel se faufila à travers les danseurs. Il ne voulait que deux choses à ce moment là: retrouver Véronique et partir de Pampelune au plus vite.

Michel courait en tous sens, s'arrêtait brusquement, se levait sur le bout des pieds; mais au moment même où il allait reprendre sa course, il alla de plein corps heurter trois jeune gens. Ébranlé, il vacilla et se retourna, furieux.

C'était Jim, Jordan et la jeune Espagnole qu'ils retenaient toujours. Michel, en se retournant, les

avait reconnu. Il sentit du feu lui monter au visage. Les yeux fixes et ardents, les dents serrées, il avança à petits pas fermes et secs vers ses adversaires. Devinant ses intentions, Jordan se mit en garde et décocha un coup droit. Michel le reçut en plein dans le ventre, roula sur le pavé et s'y heurta la tête.

- Aie! cria la jeune femme qui, en se débattant, faillit faire tomber Jim, fortement éméché. La jeune femme en profita pour se libérer. Elle se précipita sur Michel, mais lorsqu'elle se pencha vers lui, les mains du jeune homme se détendirent et ses yeux se fermèrent.

LA "POLICIA MUNICIPAL"

À la suite de l'empoignade, Michel était resté inconscient pendant quelques secondes. Lorsqu'il ouvrit enfin les yeux, il vit d'abord le visage de la jeune Espagnole penché au-dessus de lui, puis les curieux qui faisaient cercle autour d'eux. Quant aux deux Américains, ils étaient disparus.

Michel passa la main derrière sa tête, là où il sentait une douleur lancinante. Le prenant par le bras, la jeune femme l'aida à se relever. Elle lui parla très doucement et, confus, il répondit :

- Euh... Je....., et il se tut.

Voyant qu'il n'était pas tout à fait remis du coup sur la tête, elle voulut le retenir, mais il leva la main faiblement, sourit et s'éloigna parmi les fêtards.

était-ce le coup sur la tête, la faim, ou encore la tristesse? Son air hagard trahissait une espèce de désordre intérieur.

Il voyait les cavalières rouler sensuellement leurs dos sur ceux de leurs cavaliers. Il lui semblait que tous tenaient à la main des flambeaux qui répandaient sur la plaza del Castillo une lumière funèbre et vacillante, laquelle, suivant le mouvement imprimé, s'épandait sur le pavé où semblait s'agiter un monde de démons. Pâle et tremblant malgré lui, il sentit un frisson de glace courir par tout son corps; il passa la main sur son front comme pour en chasser la vision lugubre.

Chancelant, il heurta quelques danseurs qui crièrent et l'injurièrent. Sans se retourner, il trancha la foule qui aussitôt se cicatrisa. Il s'arrêta au coin de la rue, essoufflé, ne sachant plus quelle direction prendre.

Il fallait peut-être aller à la police, maintenant. A l'instant même où il pensait à cela, une main le prit par l'épaule.

UN BANC

On avait posé une main sur l'épaule de Michel. Sans doute avait-il pensé qu'il s'agissait de Véronique? Ce n'était pas le cas. Cette main appartenait à la jeune Espagnole. Comme elle savait que Michel était resté étourdi par le choc de sa chute, elle l'avait donc suivi. Elle tenta de le retenir, mais...

- Je... Je cherche la police, dit-il.

Devant l'incompréhension de la jeune femme, Michel imita le son d'une sirène.

- Ah! Policia, dit-elle gravement. Alors, elle parla très rapidement, de telle sorte qu'il ne comprit rien. Elle s'en aperçut, regarda à droite puis à gauche, embarrassée, comme pour trouver un moyen de se faire comprendre. Enfin, elle sourit et, lui prenant la main, lui fit signe de la suivre.

Ils marchaient main dans la main. Autour d'eux, les gens se poussaient et se rentraient dedans comme des taureaux furieux. Une espèce de maelström emportait

la foule dans un mouvement giratoire qui faisait penser au combat tauromachique.

De peur d'être emporté par ces tourbillons, Michel tenait solidement la main de sa nouvelle amie. Ils prirent enfin une petite rue qui les amena loin de la fureur des grands boulevards et de la plaza. Là, de vieux hommes fumaient tranquillement, en silence, et, étrangement, leur calme contrastait avec la frénésie de la fête.

Toutefois, Michel se tourmentait. Car il y avait quelque chose d'affligeant dans cette vaine recherche de Véronique. Il s'accrochait à elle : il avait suivi sa trace de l'arène à la plaza del Castillo, puis était retourné à l'arène pour revenir à nouveau à la plaza. Qu'allait-il faire maintenant? Il irait au commissariat. C'était ridicule! Comme pour son sac à dos, son passeport et son argent, il dirait qu'on lui avait volé Véronique? Il eut honte. Il ne savait trop pourquoi, mais il éprouvait un sentiment pénible dont il ne pouvait se défendre. Soudain, il ne voulut plus y aller.

Ils passèrent près d'un banc pour attendre l'autobus et Michel s'arrêta. Il regarda la jeune femme :

- Fatigué, dit-il en montrant le banc. Elle fronça les sourcils.

- Fa-ti-gué, répéta-t-il, détachant bien chaque syllabe. Cette fois, elle sembla comprendre car elle fit un signe de la tête. Ils s'assirent. Au-dessus, le ciel dégagé laissait voir la constellation du taureau formée par les Hyades et les Pléiades.

Il sentit une pression sur son épaule; elle dormait.

UNE VOITURE DE BOUCHER

Les nuages, amenés peu à peu par le vent, assombrissaient le ciel de Pampelune.

Deux "cabezudos"⁽²⁴⁾, avec des épées de carton, couraient et riaient.

Les pavés déserts et silencieux luisaient sous les rayons de la lune. Michel marchait d'un pas pressé et sa tête droite et ses yeux vitreux donnaient à son visage une expression étrange.

Derrière lui, tirée par deux chevaux noirs, la voiture d'un boucher sortit d'une rue transversale. Le choc des roues sur les pavés faisait sonnailler, de manière sinistre, de petites clochettes. Lorsque la voiture passa à sa hauteur, l'étroitesse de la rue obligea Michel à s'adosser à l'une des maisons. Alors, dans la demi-obscurité, il distingua Véronique; elle avait de grosses mains qui tenaient les guides et qui s'agitaient devant un tablier blanc taché, par endroits, de salissures noirâtres; deux cornes effrayantes sortaient de sa tête. Sentant l'odeur rance

²⁴ Guignols espagnols.

de la viande et du sang, Michel se retourna. Lentement, le cortège poursuivit son chemin. Michel le regarda tourner dans une rue et disparaître en direction de l'arène.

Il voulut la rejoindre, mais ses jambes lourdes l'en empêchèrent. Le dos courbé, il haletait et, bien que de minces gouttes de sueurs aient scintillées sur le dos de sa main lorsqu'un réverbère avait éclairé celle-ci, il frissonna, enroulant à nouveau son corps entre ses bras.

Au coin de l'avenue Tocaniera, entendant au loin la voix de Véronique, il s'arrêta net, écoutant...

AU FOND D'UN CAFÉ

Les cris des joyeux fêtards réveillèrent en sursaut Michel et sa jeune amie.

Les yeux encore endormis, la jeune femme se leva, regarda d'un côté, puis se tourna vers Michel :

- Policia, Policia municipal, dit-elle en même temps qu'elle montra du doigt la direction qu'il fallait prendre.

Il ne répondit pas car il réfléchissait. Deux options s'offraient à lui. D'une part, le commissariat ne devait plus être bien loin, maintenant. D'autre part, peut-être fallait-il retourner à la plaza del Castillo? N'arrivant pas à trancher, il regarda la jeune femme; il aurait aimé se confier, mais la langue l'en empêchait.

- Policia? demanda encore la jeune Espagnole.

- Non, répondit Michel, en frissonnant, et il passa sa main dans ses cheveux. Puis, une image de son rêve, - Véronique en taureau - , lui revint à l'esprit.

La jeune fille le regarda, soupira, alla au bout de la rue, puis revint. Elle dit quelque chose et, en même temps, elle prit la main de Michel et le guida jusqu'à la grande vitrine d'un café.

L'anis, le poisson frit et la tabac remplissaient l'intérieur d'une odeur écoeurante. Un peu gêné, Michel retourna ses poches pour bien faire comprendre à la jeune femme qu'il n'avait pas d'argent. Elle regarda autour d'elle, puis elle montra une table libre au fond du café. Michel s'y assit et, lorsque la jeune femme revint, elle tenait un plateau portant des cafés et des feuilletées.

Michel n'aimait pas le café, mais il le but et mangea la pâtisserie d'un coup; il n'avait pas mangé depuis deux jours. Lorsqu'il eut fini, il sourit à la jeune fille, but une dernière gorgée de café et son regard devint vague et rêveur.

Pourquoi Véronique s'intéressait-elle à Hemingway, à l'Espagne et à la mort? C'était difficile à comprendre; la corrida enfermait le torero dans un dialogue avec la fatalité. En tuant le taureau, c'est la mort qui triomphait!

Un garçon de café se promenait entre les tables et s'assoyait avec les consommateurs. Michel tourna la tête de peur qu'il vienne les déranger.

Au fond, la corrida était une farce, un mensonge, un prétexte pour tuer. Vaincre le taureau n'était pas vaincre la mort. Non! C'était bien au contraire être le complice de celle-ci. D'ailleurs, la mort n'avait pas de complices, elle n'avait que des victimes.

Tout en murmurant cette dernière phrase entre ses lèvres, Michel regardait les hommes à l'autre extrémité du café raconter des histoires et s'esclaffer en buvant.

VÉRONIQUE

Malgré l'air frais et la nourriture, Michel n'allait pas très bien. Aussi, lorsqu'ils sortirent du café, le jeune homme ressentit un léger étourdissement. Il n'en dit rien à la jeune femme et marcha jusqu'au bout de la rue où se trouvait la plaza del Castillo.

Sans doute pensait-il que son malaise allait passer, mais il n'en fut rien. Au contraire, les gens, les rues, les tables sur les terrasses l'éblouissaient au point que sa vue en était troublée.

Soudain, Véronique lui apparut près d'un arbre. Aussitôt, il oublia ses faiblesses et courut vers elle. Il entendit quelque chose, derrière lui, mais n'y fit pas attention. Il bouscula quelques personnes et, arrivé près du tronc, elle avait disparu. Il regarda en tous sens. Avait-il bien vu? Maisons et passants tournaient, dansaient, devant ses yeux.

- Véronique? cria-t-il. Il entendit rire, se retourna et la vit tourner sur la rue Labrit.

- Attends-moi, cria-t-il et il courut la

rejoindre. Il contourna des fêtards et, en quelques secondes, se retrouva sur la petite rue déserte, mais à nouveau, elle avait disparu.

Il coupa alors par la cathédrale et crut la voir près des remparts, sur un espace gazonné. Tout autour, plusieurs jeunes voyageurs dormaient à la belle étoile dans leurs sacs de couchage.

Essoufflé, Michel s'arrêta. Il regarda à droite, puis à gauche, et ne vit rien. Il éprouva une telle pesanteur qu'il crut un instant que sa tête allait éclater.

Au loin, on entendit une pétarade. La jeune Espagnole le rejoignit :

- Je... C'est elle, lui dit-il. Soudain, il douta de tout, de ses pensées, de ce qu'il avait cru.

- Véronique? dit-il en interrogeant les ténèbres, mais son trouble était si grand qu'il faillit s'évanouir.

En guise de réponse, on entendit quelqu'un pleurer.

DANS UN PARC

Michel et son amie avaient entendu cette voix de femme qui pleurait. Cela venait d'un bosquet, près de la muraille, là où il faisait le plus sombre. Persuadé qu'il s'agissait de Véronique, Michel cria son nom, tout heureux qu'il était.

N'obtenant aucune réponse, tranquillement, il s'approcha.

- Ne pleure pas, Véronique. Je te pardonne, dit-il doucement, convaincu que c'était sa compagne.

Michel écarta les branches du bosquet et vit, non pas Véronique comme il s'y attendait, mais une jeune fille, dévêtue et à quatre pattes, tenant dans une main son slip. Elle pleurait beaucoup et sa peau était marquée par endroits.

La jeune Espagnole l'entoura par les épaules et la jeune fille, tout en reniflant, parla une langue incompréhensible.

La jeune Espagnole devint très pâle et cria à l'aide. Bientôt, quatre gardiens de parc accoururent, armés de longs pics en métal.

Les yeux brillants de fièvre, Michel tremblait et claquait des dents. Il respirait fort.

Il ne retrouverait jamais Véronique. Étourdi par cette révélation, l'envie de fuir se présenta d'un coup, viable, réalisable à l'instant. Michel voulut courir, mais quelque chose l'en empêchait, l'enracinait au sol.

A côté, sa jeune amie espagnole parlait vite. Un gardien posa une question et elle répondit en montrant du doigt Michel. Puis, la bande se scinda: certains amenèrent la jeune fille; d'autre partirent à la recherche des forbans.

Michel posa son regard sur ses pieds, vit quelque chose par terre, se pencha, ramassa un savon et le fixa curieusement. Celui-ci était sale, plein d'herbes et de terre. Ses lèvres remuèrent, il murmura:

- Véronique..., et il pleura.

"TERCIO DE LA MUERTA"

Le taureau est devenu lourd,
il est comme du plomb;
(.....) battu à ses propres yeux
aussi bien qu'à ceux des spectateurs,
le taureau est d'ordinaire tué.

Ernest Hemingway
(Mort dans l'après-midi)

DANS LA PETITE CHAMBRE

La nuit s'achèverait bientôt.

Nous marchions côte à côte. Elle me tenait la main. Je crois que si elle ne l'avait pas fait, j'aurais été incapable d'avancer. Par son contact, elle faisait passer en moi juste assez d'énergie pour que je puisse marcher; j'étais vide.

Parfois, je regardais vers le ciel et je pensais à ce taureau étoilé. Je pensais qu'il pourrait m'embarquer sur sa croupe et que nous pourrions nous évader! Non, j'étais comme lui; je ne pouvais pas m'enfuir de l'arène. Cette nuit, on tuait quelque chose en moi.

La jeune Espagnole s'arrêta devant une maison de pierre beige, au toit ocre. Elle inséra une clé dans la porte qui s'ouvrit aussitôt. Nous montâmes un escalier et, au deuxième, elle prit une autre clé et ouvrit une seconde porte.

La chambre était petite, blanche et dénudée; il n'y avait rien sur les murs. Rompu de fatigue, je me

laissai tomber sur le ventre dans le lit défait. La jeune femme vint près de moi, s'assit et caressa mon dos.

Elle me retourna ensuite. Elle souriait. Elle approcha ses lèvres et m'embrassa. Je ne doutais pas qu'elles étaient chaudes et agréables, mais je ne ressentis rien. C'était comme si je m'étais détaché de mon corps; que je me regardais être caressé par cette jeune femme espagnole.

Je la laissai me dévêtir doucement, presque comme une mère déshabille son enfant. Elle s'allongea sur moi de son long. Ses dents mordillèrent tendrement ma bouche.

A ce moment, j'aurais dû la prendre dans mes bras, mais mes mains restèrent passives.

Elle frotta son bassin contre mon sexe. D'abord, doucement puis, voyant qu'elle n'excitait pas plus mon appétit, elle s'agita avec plus de fébrilité. Elle embrassa ma poitrine à pleine bouche et, d'une main, tenta de provoquer mon plaisir par des excitations manuelles.

Je n'en avais pas envie; j'étais triste. Je me retournai sur le côté, recroquevillé en fœtus.

- Je... Je ne peux pas, lui dis-je.

- ...?

- Je ne me sens pas bien! Je me sens tellement vide... A ce moment, j'aurais voulu pleurer, mais je n'y arrivais pas.

Ma jeune amie me prit dans ses bras, me serra et me caressa les cheveux. Cela me calma un peu; je fermai les yeux et je m'assoupis.

L'OUBLI

La première chose que je vis en ouvrant les yeux fut du plâtre blanc, sans relief, et la lumière blafarde du petit matin entrant par une fenêtre. Je la fixai pendant quelques minutes, sans tout à fait comprendre où j'étais. Puis je sentis une chaleur près de moi. Je tournai la tête; la jeune Espagnole dormait.

Aussitôt, tout me revint en mémoire: la joie simulée de Véronique à mon arrivée à Bordeaux, nos silences tellement lourds et nos disputes violentes. Une succession de photographies mentales, de représentations de Véronique, défilaient en moi: ses sourires et ses oeillades pour Jack, ses sarcasmes pointus comme des flèches sous le buste d'Hemingway. Je ne retrouverais jamais Véronique, celle que j'avais aimée.

Sans faire de bruit, je m'habillai. Je pris son jean et je le fouillai. Sa carte d'identité disait qu'elle s'appelait Olvido⁽²⁾. La photo montrait un visage simple et doux. Je remis la carte en place et continuai mes recherches. Enfin, je trouvai une petite

²⁾ Oubli

liasse de billets. Sans compter, j'en mis quelques-uns dans mes poches et replaçai le reste dans celle de la jeune fille. Voler n'était pas mon genre. Je lui écrirais, je la rembourserais plus tard. Puis, sur la pointe des pieds, je descendis l'escalier.

Dehors, je remontai le boulevard et traversai la plaza jusqu'à l'arène. Les réverbères s'éteignirent, la nuit se dissipa et une aube blafarde, timide, couleur de terre annonça aux prostituées lasses la fin de leur travail.

Oublie, me disais-je. Oublie! Oublie l'Espagne, la fête, le sang, les taureaux... Et Véronique?

Je tournai la tête et, de l'autre côté de la rue, près de l'arène, je vis une voiture de boucher identique à celle dont j'avais rêvé. A l'intérieur, on avait suspendu à des crochets les corps de taureaux tués dans l'arène. Le vent soufflait doucement : les quartiers de viande se balançaient au bout des crochets de façon macabre. Puis, peu à peu, le vent cessa et les taureaux, morts, s'immobilisèrent.

"L'ACIERO"

Un jour, Véronique m'avait raconté qu'à Pampelune, pendant la fête de la St-Firmin, il y avait une coutume qu'on nommait l'aciero. On bloquait les rues et, à sept heures du matin, on lançait six taureaux dans la ville. Le jeu consistait alors à courir devant les bêtes et à les attirer jusqu'à l'arène. C'était un jeu très dangereux, qui chaque année, faisait des victimes.

C'était là que j'étais, attendant comme les gens massés le long des barrières le début de l'aciero. Pourtant, la mort du matador m'avait amplement suffi, je ne voulais pas voir ça. Je sentais la mort roder, impassible et opaque; une atmosphère lourde nous enveloppait. Et pourtant, je restais là.

A ce moment, des dizaines d'hommes foncèrent droit vers l'arène, poursuivis par des taureaux. Malheureusement, l'un des hommes trébucha sur le pavé. Avant même qu'il eut le temps de se relever, une corne lui traversa la poitrine.

Sang, corne blanche et lambeaux de chair: cette plongée dans la nuit et l'obscurité ne m'effrayait

plus. Je ne fermai même pas les yeux; la cruauté et la mort me laissaient indifférent.

Pendant que des infirmiers se lancèrent au secours du blessé, je passai la langue sur mes lèvres afin d'y enlever le goût de terre. Insensible aux cris, je ramassai sur le pavé une publicité tauromachique. Je ne comprenais rien à la langue espagnole, mais il me semblait que les auteurs y vantaient le mérite des matadors ainsi que la très grande pureté des taureaux. Cela n'avait aucun intérêt pour moi et je rejetai les feuilles de papier par terre.

LE VIEILLARD DU TRAIN

Je quittai la "berreras" et passai sous le buste d'Hemingway.

Comme le jour auparavant, une petite automobile s'arrêta devant l'arène et des toreros en descendirent. Ils étaient d'un calme sauvage. On aurait dit six démons drapés du feu de l'enfer. Dans leurs corps sveltes et leurs visages d'anges démoniaques brûlait la mort. Ils souriaient comme le vainqueur sourit lorsqu'il est assuré de gagner la partie. Les torses bombés, les épaules bien en arrière, ils marchaient en cadence et, dans ma tête, c'était comme si le ciel tremblait.

Je poursuivis ma route; sans but, je marchais à travers le tumulte de la fête. Par une des artères latérales, je débouchai sans le vouloir sur la plaza del Castillo. Rien n'avait changé: il y avait les cris, la musique, les "gigantes"⁽²⁴⁾ qui bâtonnaient la foule avec frénésie et de jeunes collégiennes qui dansaient, gracieuses et jolies. Elles chantaient.

"Beber, beber

²⁴ Ce sont des clowns ayant des têtes géantes.

Beber es gran placer.

El agua para lavarse

Y pa las ranas

Que nadan bien."²⁷)

La fête ne me procurait ni dégoût, ni plaisir.
Seulement, soudain, dans cette foule, je crus voir mon
vieillard de la veille; celui qui avait volé mon sac.

²⁷ "Boire, boire, \ Boire est un grand plaisir. \ L'eau pour
se laver \ Et pour les grenouilles \ Qui nagent bien."

LA FUITE

Je scrutai un instant le large panneau de bois, comme si je ne comprenais pas la signification des gros caractères blancs indiquant la gare de Pampelune. C'était là que mon vieillard était entré.

On étouffait dans la salle d'attente; une fumée enrobait les lampes suspendues et de nombreuses affiches de corrida déchirées servaient de toiles de fond.

Le vacarme sourd des voyageurs, des employés pressés et des misérables m'étourdissait. Près de moi, un mendiant, les vêtements loqueteux, la jambe gauche amputée, ses yeux incapables de percer la noirceur de ses globes crevés, tenait dans ses mains sales et tremblantes un bol contenant quelques pièces de monnaie.

Tout près, sur un banc, un homme s'assoyait. Un vieux pull recouvrait ses épaules et il tenait serré contre lui un sac de papier déchiré.

Je reconnus mon voleur. Au bout d'un instant, il se leva et se dirigea au guichet des chemins de fer. Lorsqu'il revint, le pas égaré, le visage trempé de sueur et les yeux rouges de sommeil, il tenait un billet.

Je m'assis juste à côté de lui. Il ne parut pas me reconnaître et je le dévisageai un instant.

Je ne savais trop quoi faire; le vieil homme, mon sac et... : tout ça n'avait plus aucune importance pour moi. J'envoyai basculer ma tête par en arrière, contre le mur. J'avalai difficilement. Je restai un instant, les yeux fermés, sans bouger. Je soupirai, passai la main dans mes cheveux. Je redressai la tête et me levai. J'arpentai le sol de la gare, nonchalant, les mains dans les poches. Je m'approchai d'une fenêtre, posai ma tête, pensif, contre son cadre et je regardai la ville aux murs blancs qui brillaient dans le soleil du matin.

Puis, je me retournai; le vieux n'était plus assis; il n'était ni au guichet, ni au banc, ni à aucun autre endroit dans la salle d'attente. J'entendis le sifflet sur les quais, puis le grincement des roues sur les rails; un train quittait Pampelune.